

## Chapitre 1

Elles attendaient toutes les deux sur le quai de la petite gare.

Quand elles étaient montées dans leur voiture, à Paris, personne ne les avait remarquées. Il y avait trop de monde qui se bousculait, et de chaleur accumulée sous les verrières de Montparnasse, pour que quiconque prêtât attention à deux gamines qui prenaient un train. Les Parisiens, pour beaucoup d'entre eux, avaient été rendus indifférents à tout ce qui pouvait avoir figure de détresse ou de malheur en marche.

Même le gros bagage traîné par la plus grande, même les manteaux qui n'y avaient pas trouvé place et que chacune portait au bras en plein mois de juillet, n'arrêtaient les regards de personne. Et elles avaient trouvé, noyées anonymes parmi la foule, comme un vague sentiment de sécurité paradoxale, après les marées d'angoisse des derniers jours. Elles s'étaient appliquées à regarder devant elles, à ne croiser surtout les yeux de personne qui pût s'imaginer qu'elles pouvaient avoir besoin de quelqu'un ! Elles s'étaient donné, malgré elles, l'allure un peu effrayante des enfants qui s'efforcent de faire croire qu'ils n'ont peur de rien.

La voisine qui les avait amenées là leur avait montré où attendre, dans quel train monter, vous n'avez plus rien à craindre, tout se passera bien, elle leur avait donné d'autres explications sur leur destination, et s'était esquivée.

Après un moment de silence, elles avaient fini par échanger quelques remarques à peine murmurées. De

l'autre côté de la voie, sur le panneau réservé à cet usage, on discernait encore, sous l'affiche des « Visiteurs du soir » sans doute placardée à la va-vite, le coin d'une affiche plus ancienne. « Continental Films », en haut à gauche. Puis l'arrondi d'un crâne chauve et les premières lettres d'un nom, « Edw... », coupé par le cadre un peu effrayant du film de Carné, nouveau venu qui recouvrait tout le reste de façon fort peu civile.

Edwige Feuillère. Ça ne faisait aucun doute ! Mais l'une des petites tenait pour « La duchesse de Langeais », dont on voyait alors les affiches un peu partout. La plus grande penchait pour « Mam'zelle Bonaparte » dont la sortie remontait déjà à plusieurs mois. Un peu d'attente fut ainsi grignoté, et elles purent gagner d'autant un semblant d'apaisement.

Elles avaient, un peu plus tard, observé un pigeon qui dirigeait obstinément sa marche à l'encontre de celle des autres voyageurs. Evitant les souliers, les sandalettes, et les espadrilles moins orgueilleuses. S'écartant devant les chaussures de toutes formes, qui se levaient et mangeaient le ciment noirci juste devant ses yeux effarés. Il avait manifestement décidé de remonter tout le quai et se trouvait obligé, par instants, de précipiter sa démarche pompeuse d'un côté ou de l'autre, de façon tout à fait grotesque, pour éviter d'être heurté par une valise, ou bousculé par des pieds inattentifs. On pouvait comprendre l'obstination manifestée dans le choix de son cap : c'est sous le grand hall que se vendait ce qui pouvait encore être mangé et qu'il avait le plus de chance de trouver sa pitance. Mais le faire à pied quand on pouvait voler, relevait de l'aliénation mentale, ou d'un sens du sacrifice particulièrement orgueilleux. Et les fillettes l'avaient suivi des yeux sans beaucoup de sympathie.

Il était par ailleurs assez disgracieux. Scrofuleux. Trop gras pour ne pas avoir collaboré un peu... C'est du moins ce qu'elles avaient trouvé comme excuse pour se laisser

aller à sourire quand un autre gamin, à peine plus âgé qu'elle, échappant quelques instants à la main maternelle, et après un habile mouvement tournant, avait réussi à lui donner un bon coup de pied au croupion, et lui avait procuré l'élan nécessaire pour parcourir quelques mètres de quai en voletant. « Enfin, Marcel, veux tu laisser cet oiseau tranquille ? Il faut se montrer humain avec les animaux ! C'est très cruel ce que tu viens de faire là ! »

Elles avaient souri, ensuite, au spectacle des gens. Derrière leur coude. Ne pas se faire remarquer. Il fallait donner l'image de deux enfants normalement installées là à attendre pour un trajet familial. Des visages d'enfants sages et non point de garnements qui se moqueraient du monde.

Pourtant, la vieille dame en gris avec son chapeau de travers, mal fixé, qui ronchonne on ne sait quoi dans sa barbe, tout en secouant violemment son sac de moment en moment, et en hochant la tête de façon convulsive, elle maintient son pas accéléré vers la tête présumée du convoi... regarde, elle va dans l'autre sens, mais c'est fou comme elle ressemble au pigeon !

Et la maman, dont l'image leur avait serré le cœur... mais dont les efforts désordonnés pour rameuter ses cinq marmots aux instincts centrifuges autour de ses deux valises de carton forçaient quand même le sourire. Neuf ans à l'aîné, deux ans peut-être au plus jeune sur ses petites pattes tremblotantes et déjà audacieuses. Un petit bonhomme comme ça dans la foule qui se presse sur les quais, c'est vite perdu... alors deux accrochés à la poignée de la valise de droite, trois accrochés à celle de gauche, et on avance les enfants ! Allez ! Gilbert, fais attention, si tu prends tes pieds dans ceux de ton frère, tu vas le faire tomber. Il est petit encore, ne lui marche pas dessus ! Georges ne lâche pas la valise ! Ca fait vingt fois que je te le dis. Oui, je sais, vous avez les mains serrées et vous avez des fourmis dans les doigts, ça fait mal, mais c'est comme ça, on n'y

peut rien. Je ne veux pas que tu lâches la poignée de cette valise, tu as bien compris ? Sous aucun prétexte ! Il y a trop de monde au départ Grandes Lignes !

Et puis elles s'étaient retrouvées seules, toutes les deux, sur le quai de cette petite gare de province qu'elles ne connaissaient pas, et que pendant deux heures de trajet elles avaient guettée, dans la crainte de la laisser passer et de ne pas descendre au bon endroit. Elles s'étaient répété constamment le nom des arrêts, pour être sûres de n'en oublier aucun. Comme elles étaient restées debout devant la porte du wagon, sans avoir l'audace d'aller s'asseoir à côté des autres voyageurs, leur valise tirée dans un coin, elles avaient pu contrôler sur le plan linéaire, qui était affiché au dessus de la porte coulissante, la progression exacte de leur voyage.

Mais toujours, au bout de dix ou vingt minutes de secousses régulières et soporifiques, à la longue du doucereux grondement rythmé par le passage des aiguillages ou des constructions diverses qui longeaient la voie, elles finissaient par glisser dans la torpeur et l'incertitude, et par se demander avec un brin d'angoisse si le dernier arrêt c'était bien Viroflay ou si c'était celui d'avant. Il en restait encore combien avant d'être arrivées ? Es-tu sûre qu'on ne s'est par trompé ?

Et puis elles étaient là, enfin descendues sur ce quai, à la suite des quelques voyageurs pressés qui les avaient bousculées dans leur certitude affichée d'être bien arrivés chez eux. Et elles se retrouvaient seules, plantées devant la façade banale de cette gare de petite ville, avec son toit de tuiles, ses portes et ses fenêtres aux jambages de briques. Ce n'était pas la taille de l'édifice qui les intimidait ainsi – elles avaient toujours vécu à Paris, dans un environnement mille fois plus imposant – mais sa certitude absolue d'être là où il devait être. Le retour à la terre ferme après

deux bonnes heures de roulis divers était peut-être aussi pour quelque chose dans cette étrange sensation.

Le bâtiment était enraciné dans une assurance qu'elles avaient du mal à comprendre. Quelqu'un avait même pris le soin – quelqu'un avait même songé à prendre le temps – de planter des pétunias de toutes les couleurs, dans les jardinières accrochées aux fenêtres des bureaux qui donnaient sur le quai. Et de les arroser. Des coulées d'eau filtraient encore sur les appuis de briques et se perdaient le long des enduits. Les petites parisiennes ne pouvaient y voir qu'une sorte de provocation obscène au regard de l'instabilité profonde des heures et des jours qu'elles venaient de traverser.

Et puis quelqu'un poussa la porte, balaya le quai d'un regard rapide, une veste de velours bien culottée, de gros souliers aux pieds, un sourire malicieux et un peu intimidé malgré tout entre la moustache et le béret. Un sourire bleu, et bon. Il s'approcha d'elles, les embrassa sur les deux joues sans qu'elles esquissent le moindre mouvement. C'était bien l'homme que la voisine leur avait décrit, mais il arrivait trop vite, sans qu'elles aient eu le temps de bien prendre sa mesure, et elles ne firent un premier geste que pour s'accrocher à la valise dont il s'apprêtait naturellement à se charger. « Ce n'est pas la vôtre ? Si ? Alors laissez-moi la porter ! Elle est trop lourde pour deux puces comme vous. »

Il la souleva sans effort et gagna la sortie. C'était un grand gars. Il était vraiment très costaud.



## Chapitre 2

Les fenêtres obscures se vrillaient régulièrement quand, à chaque passage, les balayaient les phares d'automobiles crépusculaires.

Sur la table, devant la secrétaire, étaient étalés un certain nombre de registres et de papiers officiels.

Autour de la table, de chaque côté de la secrétaire se perdaient un certain nombre de regards évasifs.

Et au dessus de la table, dans son cadre protocolaire, tourné vers l'horizon, éclatait le sourire présidentiel. L'œil bleu et les dents blanches.

— ...bon alors, le projet d'assainissement, si vous êtes tous d'accord, on pourrait redemander une étude supplémentaire pour le financement...

— Oui, parce qu'il faudrait pas qu'on arrive à augmenter l'eau dans des prix qui seraient pas raisonnables. Ça passerait pas ! Vous savez, y a déjà plusieurs agriculteurs qui ont remis des puits en service, pour leurs bêtes. Et y'en a d'autres qui y pensent... Si plus on augmente le prix de l'eau, moins on en vend, on va droit à la faillite !

— T'as raison. Faire payer toute l'évacuation des eaux sales uniquement à ceux qui achètent de l'eau propre, si j'peux dire, c'est pas possible. Ou alors il faudrait faire payer le mètre cube de flotte au prix des Côtes du Rhône...

— Bon, il suffit de faire un emprunt ! Les impôts locaux, monsieur l'maire, ça peut aussi servir pour équiper la commune ! Pas qu'à payer des...

— Pour l'étude, il fau...

— Qu'est-ce qu'on décide finalement ? Est-ce que tout le monde est d'accord pour redemander une étude de financement ?

— Ben, sur le principe, on peut pas être franchement contre... Ça peut pas nuire. Mais c'est pas gratuit ! On a déjà payé deux études et...

— Ah ! C'était pas la même chose !

— ...quand même, on peut pas mettre tout l'argent à payer des gens qui vont simplement nous dire comment faire pour payer les autres !... Pour des travaux qui sont pas encore commencés

— et qui commenceront peut-être jamais !

— C'est vrai, ça. On s'arrange toujours pour essayer de pas prendre de décisions. C'est comme pour la salle des fêtes. L'architecte, pour un peu, c'était à lui de nous expliquer ce qu'on avait envie qu'il fasse ! Alors qu'il fallait simplement qu'il s'arrange pour faire comme nous on voulait que ce soit !

— Je comprends pas bien. C'est quoi l'rapport ?

— Dites, pour l'étude de financement, il faudrait bien qu'on décide quelque chose. Alors... ?

— Ecoutez, si personne veut rien dire... vous allez voir. Qui est contre et peut nous dire pourquoi ?... Personne... ! Je crois que c'est décidé. On demande une étude supplémentaire et on n'en parle plus !

— Y'avait plus que ça à l'ordre du jour, alors si personne n'a rien à ajouter, on va pouvoir s'en aller.

— Avant une heure du matin, ça serait bien la première fois !

— Attendez, y'a toujours le problème du chemin du Val des Prâs qu'est pas réglé !

— Ça m'aurait étonné aussi !

— Comment ça, c'est pas réglé ? On lui a envoyé une lettre avec accusé de réception, à Claude Groleau, et on lui a dit, noir sur blanc, qu'il avait pas le droit de cultiver l'chemin ! Je l'ai là, l'accusé de réception !

— Et puis elle a donné quoi votre lettre, monsieur l'maire ? Vous avez vu comment il est l'chemin ? Y'a des pois, dans l'chemin ! Et ils ont déjà au moins vingt centimètres ! Vous avez déjà vu des pois quand même ? ! C'est la commune qui les récolte ? Et comment on fait pour passer, en attendant ?

— De toute façon, y'a jamais personne qui passe sur ce chemin là !

— Ben, évidemment, puisqu'il y a plus de chemin ! Vous rigolez ou quoi ? On avait décidé qu'il fallait passer le broyeur, s'il l'ensemencait. Ça a été voté au conseil ! Vous l'avez fait ?

— On peut quand même pas faire ça ! On peut pas lui broyer ses pois avant la récolte ! Il a engagé des frais d'sus ! Et puis, ce qu'il dit, c'est pas faux : quand il a repris les terres à son cousin, les parcelles étaient déjà comme ça.

— Ah ben alors là... elle est bonne celle là ! Il a engagé des frais d'sus ! Le pauvre homme ! Il pourrait aussi nous d'mander des indemnités si ça pousse mal, pendant qu'il y est ! Et puis cousin ou pas cousin, d'abord c'est pas prouvé, ensuite ça s'rait pas une raison, et troisièmement, c'est quand même le cadastre qui fixe les limites des propriétés, aux dernières nouvelles ! Et ce ch'min là, il est à la commune. Point à la ligne !

— Tout à fait d'accord ! Moi, si c'est comme ça, je vous l'dis tout de suite monsieur l'maire, de la terre j'en ai pas de trop non plus ! J'suis preneur de c'qu'on m'offre. Si la terre de la commune elle est à celui qui engage des frais d'sus, j'fais du blé sur le terrain d'foot ! En plus ça f'ra économiser des tas d'subventions à la commune ! Et tiens, j'prends aussi le parking de la salle des fêtes pendant qu'on y est ! Y'a pas d'raison !

— Ecoutez, je vous promets à tous qu'après la récolte, je fais poser des piquettes par l'employé d'commune, pour

que l'chemin il soit bien balisé. Comme ça, cette histoire là, on n'en parlera plus.

— Mais enfin ! Faut être sérieux ! Ça fait déjà trois ans qu'vous nous dites la même chose ! Et avant qu'on arrive nous, c'était déjà pareil. Et puis même au temps du conseil d'encore avant. Y'a aucun maire qu'a jamais rien fait de sérieux. Total, ce ch'min là il est toujours dans le même état !

— Là t'es pas juste ! Cette année, y a des pois, l'année dernière c'était du blé... L'année d'avant, ma foi, j'me rappelle plus, mais c'était encore autre chose ! Faut quand même reconnaître c'qui est : ça change tous les ans ! Ça fait d'la variété !

— Ecoutez, on n'a qu'à réunir la commission des ch'mins...

— Oui, c'est ça ! On va encore s'engueuler avec le Claude, vous f'rez toujours rien, et on passera pour des cons une fois de plus !

— J'vous donne ma parole qu'on va mettre des piquettes sur le tracé de ce bon sang de chemin !

— Ça, c'est encore des paroles ! Y'en a bien qui arrivent à arracher les bornes ! Vous savez, un passage de charrue un peu maladroit, et puis « Oh ! Ben merde alors ! J'ai arraché la borne ! » Et après y'a plus qu'à la remettre où ça arrange. Ou bien la balancer dans la rivière, carrément. Alors vos piquettes ! Vous pouvez toujours causer !

— Et puis de toute façon, vous allez les mettre comment vos piquettes ?

— Ben ! On va les enfoncer dans l'champ, la pointe en bas, si tu veux des détails !

— J'me doute bien qu'vous allez pas vous les fourrer dans l'cul ! J'veux dire, comment vous allez faire pour décider où vous allez les mettre ?

— Ben on va partir de la tête du pont, au passage de la vallée, et on va délimiter une largeur de, disons, quatre mètres, pour que les gens puissent passer. C'est pas bien